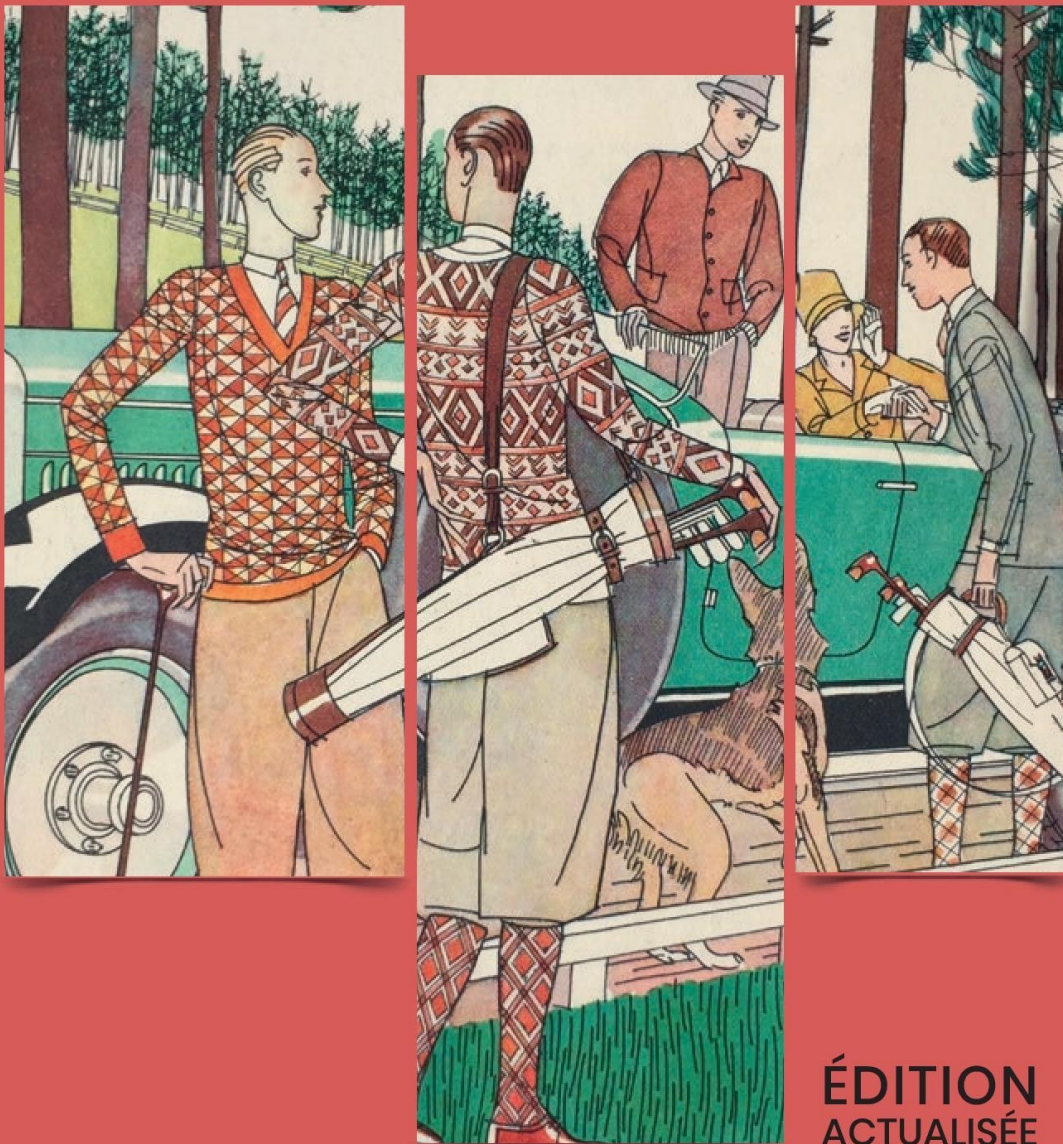


MARIE D'ALBARADE

LA BELLE HISTOIRE DES PALACES DE BIARRITZ

ÉPOQUE 2



ÉDITION
ACTUALISÉE

Marie d'Albarade

La Belle Histoire des
Palaces de Biarritz

Époque 2

© Marie d'Albarade, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4900-0

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : À Chiberta - Composition de Hemjic, album de Biarritz 1927

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Éditions d'Albarade

La Belle Histoire du Pavillon Royal, édition actualisée, 2024.

La Belle Histoire des Palaces de Biarritz, époque I, édition actualisée, 2024.

« Biarritz ne laisse personne indifférent, les avis sont tranchés ; on l'aime ou on l'exècre, et, curieusement, pour les mêmes raisons !

Certains dénoncent son incohérence architecturale, son méli-mélo de styles, son mélange de snobisme et de mauvais goût. D'autres y voient, en revanche, une liberté de création débouchant sur la diversité, l'originalité, l'imagination. Rien n'est pire que l'architecture en usine, semblable à l'imprimerie avec tirage à X... exemplaires. »

PAUL VALÉRY

L'hôtel du Palais

avenue de l'Impératrice

Samedi 1er février 1903, 18 h 15

La grande-duchesse Olga interrompt son courrier. Le dîner vient d'être servi dans ses appartements de l'aile nord. Tandis qu'elle rejoint son époux et s'installe à table, on frappe à la porte pour annoncer que le Palais Biarritz, ancienne Villa Eugénie, est la proie des flammes. Le prince Pierre d'Oldenbourg se lève précipitamment et doit insister pour que sa femme consente à le suivre. Fernand Journeau, directeur de l'hôtel, use à son tour d'autorité et de persuasion. Contrariée, la sœur du tsar Nicolas II se lève et appelle. Qu'on lui apporte ses bijoux ! Il est hors de question de s'en séparer. Puis, juste le temps de mettre un manteau et voilà le couple filant en compagnie de M. de Amezaga, et de M. Aubert, avocat à Bayonne, vers l'hôtel Continental tout proche. Ils sont suivis du greffier du tribunal de commerce de Bayonne qui porte la très lourde cassette de bijoux, tandis que le chef d'orchestre Rosenfeld et son fils se chargent des bagages de la grande-duchesse.

Aux étages inférieurs du palais, les résidants ont du mal à croire à la réalité du drame ; les couloirs sont calmes et toujours éclairés. Mais lorsque la fumée s'impose dans les escaliers, on s'effraie soudainement.

En attendant l'arrivée des pompiers, c'est Fernand Journeau qui organise les secours. Il est aidé par des amis accourus dont Charles Montenat, directeur du Grand Hôtel qui dirige une équipe de ses propres employés, mais également MM. Huguenin, Moureu, Forsans et Cassiau. Tous participent au sauvetage qui a surtout comme objectif l'évacuation dans les meilleures conditions des clients ainsi que leurs objets. Il faut aller vite, le feu gagne. Lorsque ces derniers ne courent plus aucun danger, on parvient à mettre en lieu sûr toute la comptabilité et les bureaux, ainsi qu'une importante partie de l'argenterie.

Sur les lieux, l'incendie progresse plus vite que les secours. Un vent violent de sud-ouest souffle en tempête, court et s'infiltre avec force sous la toiture où le feu a pris. C'est un garçon d'étage nommé Sallefranque qui a brusquement vu apparaître des flammes à l'angle ouest de l'aile sud du palais. Courageusement, il a grimpé aussitôt avec une lance d'incendie pour tenter d'éteindre le feu. En vain. Visiblement, celui-ci couvait depuis plusieurs heures, les vieilles charpentes des combles ressemblant à un brasier, le tout envahi de fumée. Les

poutres s'embrasent à leur tour. Le jeune homme est à présent prisonnier dans la pièce. Il crie et appelle tout en luttant, avant de s'écrouler à demi asphyxié. Ses collègues, MM. Labat et Joseph, alertés, parviennent à le dégager en toute hâte et le réaniment in extremis.

Pendant ce temps, les flammes grandissent, impressionnantes.

Cela fait quarante-cinq minutes que l'on se bat, même s'il semble maintenant évident que le feu est maître de la place et que rien ne saura le vaincre. Il a envahi toute la partie supérieure de l'édifice jusqu'au-delà de la deuxième aile, et, dans le pavillon sud, les chambres du premier étage sont déjà atteintes. L'intensité des flammes redouble de colère et il devient dangereux de poursuivre les recherches.

Malgré tous les efforts fournis, les dix pompes à vapeur d'eau restent impuissantes et la fumée s'impose magistralement. Devant la menace d'asphyxie, M. Etchebéhère, commandant les pompiers, ordonne que l'on abandonne la lutte. Les hommes sont épuisés. Deux d'entre eux, prisonniers des flammes et de la fumée au quatrième étage, appellent au secours. L'un manque de se jeter dans le vide. La foule, amassée autour de l'immeuble, l'engage à attendre le secours d'une longue échelle à coulisse qui finit par arriver.

Des craquements formidables suivis d'explosions se font entendre. Le grand hall central et le premier étage ne sont déjà plus qu'une fournaise ardente. Tout rougeoit : la mer, le ciel, le palais. La tempête chasse au loin des tourbillons de flammèches. Par instants, la pluie fait rage. Aveuglés de fumée, menacés continuellement par les escarbilles brûlantes, inondés par la pluie d'autant plus pénétrante que le vent a provoqué de véritables hécatombes de parapluies, les spectateurs assistent à l'agonie de la villa Eugénie.

Foule nombreuse qui restera, néanmoins, aux abords du palais jusqu'au milieu de la nuit.

Le feu ne laisse rien debout en dehors du rez-de-chaussée et d'une grande partie du premier étage de l'aile nord récemment construite. Ici, les voûtes ont offert au feu une victorieuse résistance, contraignant les flammes à s'arrêter sur un plancher de fer.

Lundi matin, l'incendie lutte encore, même si, faute d'aliments, il semble enfin vouloir mourir. Les pompiers décident alors de noyer les décombres fumants.

C'est un spectacle affligeant que l'on a aujourd'hui en parcourant les ruines : amas de débris sans forme et sans nom accumulés entre les murailles, que les

architectes désespèrent de pouvoir conserver tant elles ont souffert.



Quelques jours plus tard, *Le Courrier de Bayonne* relate le courage de tous les employés, dont plus particulièrement le jeune Sallefranque ainsi que MM. Joseph et Labat, les maîtres d'hôtel. On n'oublie pas le personnel féminin :

“ Ces courageuses femmes de chambres ayant à leur tête la gérante de la lingerie qui ont préféré perdre tout ce qui leur appartenait plutôt que de délaisser les clients du Palais auxquels elles indiquaient le chemin du salut tout en contribuant au sauvetage de leurs bagages. MM. Diette et Journeau peuvent être fiers d'un tel personnel ; cet heureux choix honore au même titre de tels maîtres et de tels serviteurs. ”

Les bâtiments sinistrés occupaient une superficie de 2 700 m environ, dont 1 600 pour la villa Eugénie bâtie en 1855 par l'Empereur, et 1 100 pour les annexes construites dans le même style vers 1893, par les architectes parisiens MM. Raquin et Reuz.

“ Ce fut avec une vive douleur que nous vîmes disparaître dans les flammes furieuses, au bruit de la tempête déchaînée, sous les rafales de pluie et de vent, cet édifice qui appartenait à l'histoire locale, à l'histoire nationale même, et qui rappelait tant de souvenirs. Et tandis que le feu s'acharnait sur ces murs et sur les splendeurs qu'ils recélaient, les témoins impuissants et consternés de ce spectacle revivaient, par l'imagination, les jours de splendeur, l'éclat des fêtes impériales, qui y furent prodiguées, le luxe de la cour s'empressant autour de Napoléon, la souriante beauté de celle qui déjà affectionnait notre plage incomparable, alors qu'elle n'était encore que la “belle Eugénie de Montijo” et ce va- et-vient de personnages célèbres ou chamarrés qui se succédaient à Biarritz. ”

(Emile Seitz, La Gazette de Biarritz)



On démolit l'extrémité de l'aile sud en vue de son prolongement. La façade donnant sur la cour d'honneur est également démolie. Afin de permettre l'agrandissement du hall central, elle sera construite plus en avant

– Coll. Mairie de Biarritz

La population est bouleversée d'apprendre quelque temps plus tard la tristesse de l'impératrice Eugénie à l'annonce du drame :

“ Je croyais avoir perdu la faculté des larmes... J'ai pleuré l'autre jour en apprenant l'incendie de ma chère villa de Biarritz. ”

Cependant, bien que la perte de la villa soit unanimement déplorée, elle va paradoxalement représenter une chance pour la station.

• II •

Repartons une vingtaine d'années en arrière.

Depuis 1881, le bâtiment n'appartient plus au couple impérial. Résidence d'été de Napoléon III et de son épouse Eugénie de Montijo entre 1855 et 1868, la guerre de 1870 entraînant la chute de l'Empire les a éloignés définitivement de Biarritz. Terminées les brillantes soirées où défilent têtes couronnées et célébrités du moment.

Durant onze ans, le domaine demeure en l'état. Napoléon III est décédé depuis 1873, mais cinq ans plus tard, on parle du retour de l'Impératrice avec l'arrivée du duc et de la duchesse de Tamamès.

Il est prévu qu'ils occupent quelque temps les appartements impériaux. Il n'en

sera rien¹. Toutefois, la station continue de prospérer, ainsi que l'écrit *Le Courrier de Bayonne* de 1880. Il insiste particulièrement sur le fait que :

« *Quelle que soit l'époque de l'année, on peut s'installer à Biarritz au jour, au mois, à la saison au gré de ses désirs et dans la mesure de ses moyens. On y trouve des hôtels grandioses, des villas somptueuses, des chalets plus modestes, des maisons meublées, le petit appartement de famille et la classique chambre de garçons. De nombreux restaurants et de tables d'hôte, variant de prix et de menus, donnant à manger à ceux qui n'ont pas monté leur service de cuisine ou qui n'ont pas fait, avec le logeur, des arrangements pour la nourriture... Biarritz en un mot est accessible à toutes les fortunes et répond à tous les goûts comme à tous les besoins.* »

Par acte du 8 novembre de cette même année, l'Impératrice, sollicitée par la Banque parisienne, consent à aliéner son domaine pour le prix considérable à l'époque de trois millions de francs à une société foncière, la société du Crédit Mobilier Espagnol, administrée par MM. Ardoin, Ruiz, Émile Pereire, Henri O'Shea, et James Hermann. Le 15 avril suivant, il est revendu à la Banque de l'Union Parisienne.

L'ensemble de vingt-six hectares est constitué de la villa, de la ferme ainsi que de l'ancienne vigne plantée de pins appelée « pignada ».

Le Petit Courrier de Biarritz du 8 juin 1884 indique que la villa se compose d'un corps de bâtiment en brique et en pierre dont une face regarde l'océan, tandis que vers le sud deux ailes en retour encadrent la cour d'honneur. Le style adopté par l'architecte est celui de Louis XIII, c'est-à-dire la dernière période de l'époque de la Renaissance. Le plateau sur lequel repose la villa est élevé d'une quinzaine de mètres au-dessus du niveau de la mer tandis que les constructions sont de trente-cinq mètres en arrière du rivage. L'espace intermédiaire configure une splendide terrasse obtenue au moyen d'un puissant remblai de plus de huit mètres de profondeur, et terminée, du côté du château, par un vaste perron sur lequel ouvrent les salons du rez-de-chaussée. La façade de la mer se termine à ses extrémités par deux beaux pavillons à pans coupés, qui présentent à la hauteur du premier étage deux légers balcons, reliés entre eux par une longue galerie sur laquelle donnent de plain-pied les appartements de l'empereur.

La façade de la cour d'honneur offre, au centre, un élégant pavillon au-dessus duquel figure l'ornement de l'horloge ; un large balcon domine la porte principale d'entrée. L'aspect général de la résidence impériale est imposant, sans écraser pour autant l'assemblage des briques roses et des pierres blanches, ainsi que les détails gracieux que l'art a semés de côté et d'autre. La face principale